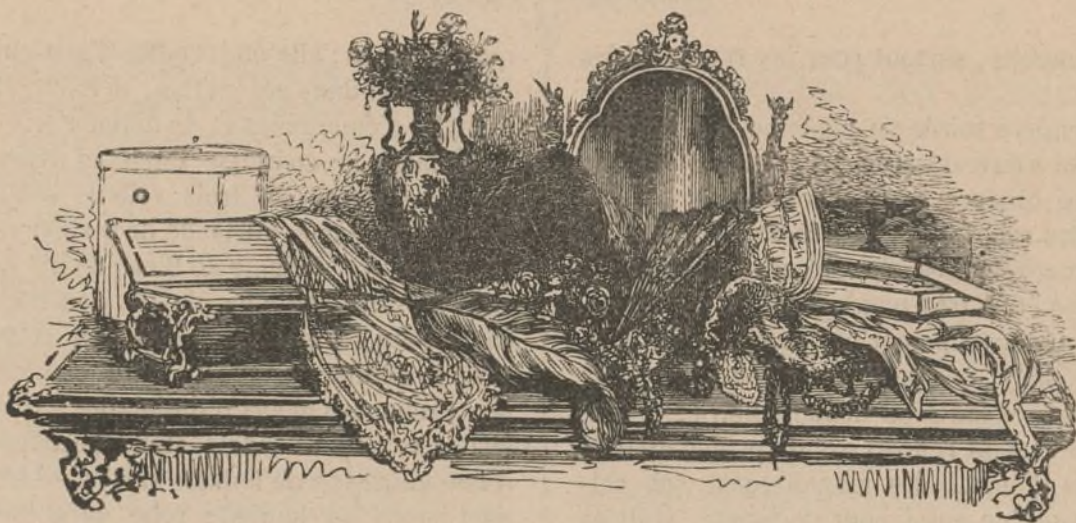




LES MODES PARISIENNES.

Chapeaux de M^{lle} Romain, rue de la Chaussée d'Antin, 18. — Robes de soie, Manteau garni de fourrure.
 Cachemire des Magasins Brousse, rue Richelieu, 82. — Dentelles noires de M^{lle} Beaudoux, rue de la Paix, 2.
 Gants Mayev, Rue de la Paix, 26.

Paris, chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES DE LA SEMAINE, par madame LOMÉNIE DE V. — L'AMOUR EN PRISON (4^{re} partie), par madame CLÉMENCE ROBERT. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES.



Les chapeaux Paméla sont délaissés. On a repris, avec toute la fureur des réactions, les capotes à bavolet. Cependant il ne faut pas croire qu'on ne porte plus du tout de ces chapeaux : non, sans doute, la forme évasée convient trop aux chapeaux du soir ; d'ailleurs tant que les grandes maisons de modes feront des pamélas, des duchesses ou des clarisses, on ne saurait annoncer leur chute définitive. La capote nous semble un provisoire pour attendre une nouveauté inévitable au printemps prochain ; car il est impossible qu'une mode attaquée comme celle des capotes ne succombe pas à la suite de la réaction qui l'attaque : c'est presque toujours une maladie mortelle.

Les capotes ont du reste subi un petit change-

ment, en ce qu'elles sont un peu plus élevées de passe, très-fermées des joues et assez courtes. Madame Bidault (1), qui est une autorité incontestable en fait d'élégance et de bon goût, les garnit souvent d'une petite plume-saule, d'une plume dont l'extrémité est nouée par des brins de marabout ou seulement de ruban, auxquels vient se joindre la dentelle. Le petit panache à la Henri IV est aussi fort en faveur dans les salons de la rue Choiseul.

En ce moment, les chapeaux ou capotes sont un peu éclipsés par la grâce et la richesse des coiffures, qui se composent beaucoup, cet hiver, avec des dentelles d'or ou d'argent. Puis viennent les coiffures en velours plain ou épinglé de nuance tendre ornées de franges d'or et de plumes, qui prennent leur nom dans nos costumes anciens ou dans les pays auxquels elles empruntent leur forme : ainsi la coiffure à la Gabrielle, une autre à la Raphaël, à la Ninon, à la Maintenon ; coiffures italienne, espagnole, catalane : ces trois dernières sont destinées à être portées avec les cheveux en bandeaux lisses ou bombés.

Les toilettes de visite et de présentation se composent presque toutes de riches étoffes de soie garnies par la dentelle, soit noire, soit blanche. — Sur les robes de satin ou de pékin blancs, roses, bleus, sont des volants ou des garnitures en tablier, et des montants de côté en dentelle d'Angleterre ou de point d'Alençon. Sur les robes bleu-Joinville, mauve, gros-vert, est posée la dentelle noire en deux, trois ou quatre volants étalés presque à plat. Ce genre de toilette domine

(1) Rue Choiseul, 3.

dans les réunions, surtout pour les raouts ou les concerts.

A la première soirée de madame la duchesse Decazes, qui a ouvert ses salons le jeudi 8 janvier, on a encore observé que les volants de dentelle noire sur des robes de satin gros-bleu, mauve, et autres nuances foncées, étaient en majorité.

La société était très-nombreuse, et l'on y remarquait la nouvelle mariée, madame la marquise de Béthisy, qui portait une robe de velours vert garnie de volants de dentelle noire, et dont les cheveux étaient relevés par un peigne orné de diamants et d'émeraudes magnifiques; son collier, remarquable aussi pour sa beauté, était en émeraudes et en perles.

Madame la duchesse d'Otrante portait une robe de velours grenat et une écharpe de l'Inde rouge brodée d'or.

Madame la duchesse Decazes avait une robe en dentelle noire sur un dessous de satin mauve, — une coiffure en dentelle noire ornée d'un bouquet de plumes mauve posé de côté.

Lundi dernier, il y a eu grand bal à l'ambassade d'Angleterre. S. A. R. le duc de Montpensier a dansé plusieurs contredanses : la première avec mademoiselle Wellesley (fille de lord Cowley), et la seconde avec la fille de la princesse de Montleat. Beaucoup d'étrangers de distinction, les ambassadeurs et les ministres, ainsi que l'élite de la société française et anglaise, assistaient à cette fête; parmi eux se trouvaient : la princesse de Montleat (mère du roi de Sardaigne), la belle marquise de Douro (belle-fille du duc de Wellington), la duchesse de Poix et mademoiselle de Noailles; l'Indien Dwarkanath Taghore, dont on a beaucoup admiré le costume et surtout le châle d'une grande beauté; mesdames Laplagne, Duchâtel, Salvandy, Roussin, Chasseloup, Rothschild; les marquises de Nadaillac et de Jumilhac; les comtesses de Beaumont, de Blocqueville; la princesse de Béthune, lady Dufferin, et son fils lord Dufferin; mesdames de La Riboissière et d'Oraison, madame de Luxbourg, femme du ministre de Bavière, et ses filles, la comtesse de La Tour-Maubourg, la baronne de Berthois, la comtesse de Piscatory, la marquise de Mégrigny, fille de M. de Rambuteau. On regrettait de ne pas trouver, au nombre des jeunes et jolies femmes, madame Howard, dont l'absence avait pour cause un deuil de famille.

A une heure on a ouvert la salle du souper.

Maintenant nous donnerons la description des toilettes, qui toutes étaient remarquables par la fraîcheur et la profusion des diamants; car cette partie est la plus intéressante d'un bal... et surtout d'un journal de modes.

L'une des dames Rothschild portait une robe de tulle blanc à trois jupes garnies de dentelle d'or, la troisième relevée de chaque côté par un bou-

quet de roses; elle était coiffée d'une guirlande de roses posée dans ses nattes, derrière étaient des épingles d'émeraudes et de diamants.

Madame la comtesse Duchâtel avait une robe de point garnie de trois volants semblables et pour coiffure une guirlande de sorbier rouge et de diamants. — Madame de Blocqueville portait une robe de satin blanc garnie de dentelle d'argent; sa coiffure était à l'italienne, en velours rouge orné de diamants. — Madame la comtesse d'Oraison : robe de taffetas d'Italie rose garnie de plusieurs volants de même étoffe découpée; coiffée d'une guirlande de feuilles vertes. — La comtesse de Chasseloup-Laubat : robe de crêpe soufre à deux jupes, celle de dessous garnie de bouillonnés de tulle et la seconde de point : coiffure de velours grenat et diamants. — Mademoiselle Wellesley portait une robe de tulle à deux jupes relevées de côté par des bouquets de fleurs et une guirlande de fleurs pareilles sur la tête.

Mercredi 14, a eu lieu le grand bal de la cour; on pouvait à peine circuler, et dès huit heures toutes les places étaient occupées. Tous les ambassadeurs, ministres, etc., etc., y assistaient. L'envoyé du Maroc et sa suite faisaient sensation, ainsi que l'Indien Dwarkanath Taghore. Toute la famille royale présidait à cette fête, à l'exception de la duchesse de Nemours. On y distinguait le prince et la princesse de Salerne, le prince et la princesse Auguste de Saxe-Gotha : cette dernière portait une robe blanche, et, sur la tête, des fleurs et de très-gros diamants. La princesse de *** avait une robe de satin rose garnie de trois volants de point rehaussés de bouillonnés de tulle rose; son corsage était couvert de superbes diamants, dont un cordon faisait le tour de la taille; sur sa tête, une guirlande de feuilles vertes et diamants. La marquise de Padoue portait une robe toute pareille, seulement elle était en soie rose, au lieu de satin : sur sa tête, des lis d'eau blancs avec diadème de diamants et quantités de broches de pierreries dans sa natte de derrière. La comtesse de Blocqueville avait une robe de tulle blanc à trois jupes, chacune garnie de trois galons d'or; son corsage, garni d'une berthe, également orné de trois rangs de galons d'or : sur sa tête, et de chaque côté, des touffes de fleurs blanches et diamants. La comtesse d'Hautpoul avait une robe de satin blanc à deux jupes, la seconde relevée de chaque côté par des muguet blancs; son corsage, garni de point, était orné de diamants : sur sa tête, une guirlande de muguet blancs et de très-beaux diamants. La comtesse d'Oraison portait une robe rose, sur sa tête un gros chou de satin posé de côté. On remarquait aussi parmi les personnes qui ornaient le bal la princesse de Wagram, la comtesse de Latour-Maubourg, la comtesse Duchâtel, madame Laplagne et sa fille madame Durieu, qui avait

une robe de satin blanc, garnie de trois volants de point, et pour coiffure des fleurs blanches et diamants; la baronne Roussin et madame Schickler, qui portaient une robe blanche et diamants; la duchesse Decazes, la comtesse de Chasseloup-Laubat, le prince et la princesse de Ligne, le prince et la princesse de Montleat et leur fille, la comtesse Pajol, la comtesse Lemarrois, madame de Salvandy et sa fille.

MODES D'HOMMES.

Une erreur commise à l'imprimerie ayant fait supprimer la fin de notre article de dimanche dernier, nous compléterons nos détails en recommandant le pardessus représenté sur la dernière gravure; c'est un modèle très en vogue que nous devons à M. Lacroix (1), auquel on doit aussi les habits, genre anglais, à revers larges et plats, basques courtes et arrondies. Les gilets longs descendant en pointe sont très-ouverts pour laisser voir la finesse du linge.

Le costume des hommes est tellement simple qu'il a besoin de l'habileté d'un tailleur tel que Lacroix pour lui donner l'élégance qui n'existe pas dans les étoffes.

Les cannes, cravaches et même les parapluies doivent maintenant, de par la mode, venir du joli magasin de madame Lemaréchal, boulevard Montmartre, 47,

Détails du Dessin.

Chapeau de satin orné d'un héron. — Robe de taffetas d'Italie, ouverte sur une jupe, ou plutôt un morceau de satin blanc simulant une jupe; les nœuds qui garnissent cette robe sont d'une étoffe pareille à la robe et doublés de satin de même nuance, les revers sont aussi en satin. — Cachemire de Brousse.

Chapeau de satin gris orné d'un panache à la Gabrielle, le bout des plumes et les lisérés du chapeau sont bleus.

Manteau-crispin presque droit, garni de fourrure de martre. — Robe de satin garnie de volants en dentelle noire.

PATRON.

Nous avons pensé qu'il était inutile d'offrir le patron du corsage de cette robe, parce qu'il a été souvent donné par nous; et c'est tout simplement, et comme ils sont presque tous, un corsage juste auquel on ajoutera le revers contenu sur la feuille de ce jour, lequel revers sert de jockey, et comme tel va se joindre derrière la couture de la manche.

Dessin de soutache pour robe de petite fille.

Alphabet de petites lettres pour être brodées au plumetis, pouvant servir de coins de mouchoir et se placer dans les écussons, nœuds, rosaces, pour tous les emplois possibles.

Coins de mouchoirs, ornements de pelotes, etc.

Nos compositeurs ont déplorablement transposé, dans le dernier numéro, les différentes parties de l'article *Modes*: ils ont mêlé les toilettes du soir et celles du matin, et nous ont fait parler à la fois de corsages à basquines et de robes de tulle.

(1) Rue Sainte-Anne, 55.

L'AMOUR EN PRISON.

I.

LA VISITE DU GEOLIER.

« Que je m'ennuie, mon Dieu!... que les jours sont longs en prison!... et celui d'aujourd'hui est si triste!... Il pleut, les hirondelles se cachent; je ne les vois plus travailler à bâtir leurs nids dans les créneaux de la tour... Pas un rayon de soleil ne vient traverser cette chambre et m'apprendre l'heure qu'il est... Ne pas même savoir l'heure quand on n'a pas d'autre consolation que de voir le temps s'écouler!... »

La voix qui se plaignait ainsi des rigueurs de la prison, dans une cellule grillée de la sombre et formidable citadelle de Nantes, était celle d'une jeune beauté de vingt-deux ans, portant poudre, bouffantes, vertugadin et falbalas; car on était sous le règne de Louis XV, et la mode barbare, sans respect pour la jeunesse et la beauté, cachait les plus beaux cheveux et les plus jolies tailles sous les *frimas* et les paniers. Mais la prisonnière avait dans sa coiffure des nœuds de rubans bleus, dont les longs bouts flottant jusqu'à la garniture de sa robe d'organdi donnaient encore de la grâce à son costume, et, sur sa tête, la poudre ressemblait moins à la neige qui couvre les arbres en hiver qu'aux touffes de fleurs blanches qui les couronnent au printemps.

Quoique détenue dans cette prison depuis plus de trois mois, la jeune fille tournait dans sa cellule avec l'allure impatiente d'une pauvre tourterelle qu'on vient de mettre en cage, et qui va se heurter contre chaque barreau, cherchant naïvement l'endroit par lequel elle pourra sortir. Elle s'asseyait, se levait, prenait un livre, le jetait de côté, et surtout allait souvent se pencher à une fenêtre grillée qui donnait sur la cour intérieure de la prison.

« Hélas! dit-elle, je n'ai pas encore entendu les sons de cette flûte qui résonnent chaque matin et me font passer les seuls moments heureux de la journée... Que je m'ennuie! que je voudrais voir une figure vivante, fût-ce celle du hibou qui me fait de si vilaines grimaces, fût-ce celle de mon geôlier. »

A peine avait-elle prononcé ces paroles, qu'en effet Rodolphe, le geôlier de la prison, entra accompagné d'une jeune paysanne.

Cette dernière était une de ces charmantes créatures, au corsage rouge, au jupon court, au petit bonnet blanc; ayant la fraîcheur du village, vive, gracieuse, épanouie, elle avait reçu son esprit des champs, comme les fleurs leurs parfums.

Pour Rodolphe, qu'en dirons-nous? rien! Que dire d'un geôlier que personne ne regarde, qui

ne se révèle que par le bruit grinçant des clefs pendues à sa ceinture, qui passe silencieux dans les longs corridors, fermant les verrous, ou bien ouvrant la porte du cachot pour dire au condamné que l'heure fatale est venue. Si le feutre gris de Rodolphe ombrageait un front élevé et de grands yeux expressifs, si son manteau brun, au collet relevé, fixé au cou par une agrafe de fer, cachait une taille haute et bien dessinée, personne ne le savait, car personne n'avait jamais osé l'envisager.

« Mademoiselle Blanche de Murville, dit-il, on m'a prié d'attacher une jeune fille à votre service, afin que vous ne fussiez plus seule dans ce lieu de réclusion, et comme ma consigne ne me défend pas de vous donner une femme de chambre, je vous amène pour remplir ces fonctions Laurette, la petite herbagère du hameau voisin.

— Oh ! merci, monsieur, répondit la prisonnière ; ce sera une grande satisfaction pour moi.

— La petite venait tous les jours à la prison vendre les légumes et les fleurs de son jardin, et comme elle est douce et prévenante, j'ai pensé qu'elle pourrait vous convenir, quoiqu'elle ne soit guère au fait du service d'une grande dame.

— Oh ! dit Laurette, je soignerai la toilette de madame comme ma plus belle plate-bande de laitues.

— Hélas ! on ne fait guère de toilette ici, mon enfant, soupira mademoiselle de Murville.

— J'ai eu quelque peine à la décider à me suivre, dit Rodolphe.

— Dame ! répondit la jeune fille, c'est que monsieur le geôlier, dans sa bonté, a des paroles bien rudes.

— On en prend l'habitude en parlant aux prisonniers ; pour leur imposer, il faut des expressions qui sentent les grilles et les verrous.

— Les malheureux !

— Oh ! oui, reprit Rodolphe, on plaint beaucoup les habitants forcés de la geôle, on s'attendrit sur le sort de ce pauvre jeune homme de la tour des Pleurs, de cet infortuné vieillard du donjon Noir, et personne ne songe à compatir au sort du geôlier, qui perd aussi sa liberté en enfermant les autres, qui se tient lui-même aux arrêts sous les cadenas et les grilles... et les jeunes filles en ont peur, ajouta-t-il en regardant Laurette.

— Pardonnez-lui, dit Blanche ; elle est accoutumée à la belle et joyeuse humeur du hameau, où les visages deviennent plus riants encore en la regardant. Voyons, Laurette, parle-nous un peu de la campagne et de son bonheur. Il y a si longtemps que je n'ai vu la verdure, les fleurs, le soleil !... Il me semble que tu m'en rapportes quelque chose, toi qui viens de les quitter. »

Pendant quelques instants, la jeune fille raconta les détails de sa vie champêtre et l'emploi de ses simples journées. Puis, pour distraire sa nou-

velle maîtresse, Laurette chanta d'une voix pure et fraîche *La ronde de la villageoise*, tandis que la prisonnière l'écoutait en souriant, et que le geôlier, appuyé contre la sombre muraille de la prison, regardait mademoiselle de Murville.

Blanche, souriant pour la première fois depuis sa captivité, embrassa de bon cœur sa jeune compagne lorsqu'elle eut fini de chanter.

« Je vois que la petite vous convient, dit Rodolphe ; il suffit, je vous la laisse. Mais, encore une fois, mademoiselle, point d'infraction à la consigne, point d'entretien par la fenêtre, point de lumière dans cette chambre après le couvre-feu. Je ne le souffrirai, pas je vous en avertis. »

II.

L'AMOUR DANS LE LOINTAIN.

« Pauvre enfant, dit mademoiselle de Murville à Laurette quand elles furent seules, je ne veux pas accepter le sacrifice que tu me fais en prenant une si triste condition ; tu resteras un jour avec moi, car j'ai grand besoin de reposer mes yeux sur un doux visage, et puis tu retourneras à ton hameau, à ton jardin, à tes herbages ; car tu n'as pas une idée de la tristesse de ce séjour ! Imagine-toi un silence si grand, une solitude si complète, que parfois un oiseau qui vole devant la tour ou une feuille morte qui entre par les barreaux, sont les seuls événements de la journée. »

Blanche ajouta en elle-même : Et le son lointain d'une flûte, mon seul bonheur.

« Mon Dieu ! dit la jeune paysanne, comment se fait-il que mademoiselle Blanche de Murville, la fille du gouverneur de la ville de Nantes, soit tombée dans une si cruelle position ?

— Mon histoire est courte, ma chère, et aussi simple que douloureuse : Mon père, en récompense de ses longs services, venait de recevoir le gouvernement de la ville de Nantes. Des papiers de la plus haute importance, le plan de la guerre que la France va livrer à l'Espagne, se trouvèrent soustraits de son portefeuille par une main inconnue, et il ne put les remettre au roi, qui les demandait. Ce malheur fut qualifié de trahison. Comme la partialité de mon père pour l'Espagne, qu'il a long-temps habitée, est connue, on l'accusa d'avoir livré à cette puissance étrangère les documents qui devaient l'éclairer sur les projets de la France. Les ennemis du comte de Murville profitèrent de cette occasion pour le perdre, et obtinrent un ordre d'arrestation contre lui. Il en fut averti assez à temps pour prendre la fuite et passer dans les Pays-Bas. J'allais le suivre quand le commandant du fort, ennemi personnel de mon père, et furieux d'avoir vu sa proie lui échapper, me fit arrêter et conduire dans cette prison, où il avait le droit de me retenir en otage.

— Mais, mademoiselle, cette rigueur ne peut

durer; vous devez avoir des amis, des protecteurs qui vous feront rendre la liberté; et, alors, vous retrouverez des bals et des fêtes; vous serez entourée de beau monde, au lieu de n'avoir sous les yeux qu'une pauvre fille de village et un geôlier qui a l'air dur et froid comme ses verrous.

— Cependant Rodolphe n'est pas méchant: au contraire, il a pour moi tous les égards compatibles avec ses devoirs. Dès qu'il est arrivé dans cette prison, à la place du vieux geôlier qui s'y trouvait, il m'a fait quitter la chambre sombre et froide que j'occupais, et m'a donné ces deux petites pièces qui sont les meilleures de *la tour du Silence*, où nous sommes.

— N'importe, sa doix est bien dure.

— Je le trouve comme toi; je me trouble à sa vue, j'éprouve pour lui un éloignement extrême; cependant, quand Rodolphe me parle d'un prisonnier qui habite la tour voisine, j'ai du plaisir à entendre chaque mot qui sort de sa bouche; il m'entretient de ce jeune homme, de ses talents, de ses malheurs, et alors les accents de sa voix me semblent les plus doux qui aient jamais frappé mon oreille.

— Un prisonnier jeune, beau, séduisant, et qui est là, si près de vous!

— Oui, c'est le marquis Henri de Montford enfermé ici pour quelques dettes qu'il a contractées après des revers de fortune. Tous les matins il joue de la flûte, et ensuite chante des couplets qu'il compose pour moi. C'est un moment de bonheur indicible: ces simples sons de flûte qui pénètrent ces murailles les changent en un séjour enchanté. Je vis la moitié du jour du plaisir de les attendre, et l'autre moitié du plaisir de me les rappeler.... Mais, tiens, il me semble.... oui, écoute.

— Je n'entends rien... Ah! oui, maintenant.

En effet, une douce harmonie s'éleva de la cour intérieure, puis une voix d'un charme et d'une puissance inexprimables chanta ces paroles:

Écoute, prisonnière, écoute:
L'oiseau qui chante sur la tour,
Le vent qui glisse sous la voûte,
C'est la voix de l'amour.
Si le ciel t'abandonne,
Rose de sa couronne,
C'est qu'il laisse à l'amour
Le bonheur de te rendre au jour.

La voix s'était tue depuis quelques instants, et les deux jeunes filles, ravies, l'écoutaient encore. Mais, à un bruit qui se fit entendre au dehors, elles quittèrent précipitamment la fenêtre.

En ce moment, Rodolphe entra, apportant une corbeille de fruits et d'autres objets qu'il déposa sur une table.

— Voici, dit-il à mademoiselle de Murville, quelques friandises que le marquis de Montford

vous envoie. Ce sont des grenades, des oranges, que sa famille lui a adressées de Provence.

— Oh! qu'il est bon, et que je le remercie! s'écria Blanche. Que ces oranges sont belles et parfumées!... Pauvre jeune homme! il a été enlevé de la terre où croissent ces beaux fruits, où ces parfums sont promenés dans l'espace par les vents les plus doux, pour être enfermé dans ces affreuses murailles, où rien ne croît que la tristesse et l'ennui. Puis elle demanda au geôlier:

— Il est donc de Provence?... Depuis quand l'a-t-il quittée!... que faisait-il à Nantes?... quel est son âge?... est-il bien de figure?...

— Là, là, là, mademoiselle, est-ce que je sais toutes ces choses?

— Mais vous le connaissez bien?

— Je ne connais les prisonniers que par leurs numéros. Je sais, par exemple, que le numéro 2 engraisse d'oisiveté et de sommeil, que la mère du numéro 3 vient tous les jours pleurer à la porte de la prison. Et voilà.

— Oh! mon cher monsieur Rodolphe, tâchez d'apprendre quelques détails sur le marquis de Montford, de savoir le sort qui l'attend, et de me le dire... Mais, en attendant, vous me promettez bien de le remercier de ma part; n'est-ce pas, vous me le promettez?

— C'est parole donnée.

— Que vous êtes bon!

— Non, je ne suis pas bon, mais je suis accoutumé à ces fantaisies-là. Chaque prisonnier, dans sa solitude et son oisiveté, se prend d'amour pour le plus pauvre objet qui partage sa retraite: l'un prive une mouche, l'autre élève un liseron sur sa fenêtre, l'autre se lie intimement avec un lézard; aussi, je peux bien, mademoiselle, vous permettre votre marquis; mais qu'il n'en soit pas question autrement, car, si cela passait les bornes d'un caprice de prison, je saurais y mettre ordre, je vous en préviens.

— Non, je vous jure que je n'y pense que pour tuer le temps; le temps, en prison, a la vie si dure! Rodolphe sortit.

— Allons, dit Blanche dès qu'il se fut éloigné, n'y pensons plus, occupons-nous d'autre chose. Laurette, te voici gouvernante de ma maison; mais ici je ne reçois pas, je n'ai d'autres hôtes que les moineaux de la plate-forme qui viennent manger le pain de mon déjeuner. Te voilà femme de chambre; mais ma toilette demande peu de soins, et mon appartement moins encore. Que ferons-nous donc pour nous distraire?

Comme elle disait ces mots, les regards de Blanche tombèrent sur la table où le geôlier avait déposé la corbeille de fruits, et elle vit à côté un étui de maroquin qui n'avait pas encore attiré son attention.

— Dieu! s'écria-t-elle en l'ouvrant, de beaux livres! du papier! des crayons! Et c'est encore

lui qui m'envoie cela. Mais il devine donc ma pensée? mes désirs vont donc se réfléchir dans son âme comme dans un miroir?... Oui, à force de songer à moi, il efface les distances; il me connaît comme s'il me voyait sans cesse; il sait toutes mes tristesses, et, dans sa pitié, dans son amour, trouve à chaque instant une douceur, une consolation pour moi.

Pendant cette apologie du marquis de Montford, que prononçait Blanche avec exaltation, elle ouvrit un des volumes reliés et dorés que contenait l'étui. Elle y trouva une feuille de papier écrite à la main. Mademoiselle de Murville la déplia, et vit des vers. Ils étaient de Henri de Montford et faits pour elle. Elle voulut être seule pour les lire, car on a besoin d'être seule pour pleurer. Elle se retira dans la petite pièce voisine qui lui servait de chambre à coucher, et, cela, d'autant plus rapidement qu'elle entendait dans l'escalier la voix du porte-clefs qui apportait le dîner.

III.

SÉDUCTION.

Guichard, le porte-clefs, entra d'un pas lourd. Sa bonne large figure était coiffée d'un énorme bonnet de laine, d'où tombaient ses cheveux roux; sa forte corpulence était encore épaissie par une veste de peluche jaunâtre comme ses cheveux. Il posa le panier de provisions par terre et salua, d'un gros rire et d'une bonne poignée de main, Laurette, qui était fort de sa connaissance. Il était bien aise de la trouver seule, afin de joindre les propos galants aux tendres œillades dont il la poursuivait ordinairement.

— Eh bien, dit-il d'abord, mademoiselle de Murville veut-elle qu'on lui serve à dîner?

— Non, elle est occupée en ce moment.

— Eh! eh! je vous retrouve donc femme de chambre, ma gentille herbagère? vous que j'avais tant de plaisir à voir arriver chaque matin, ronde et rose comme les pêches de votre panier, frisée comme votre chicorée, droite et svelte comme vos asperges. Oh! si vous vouliez, ma reine, me laisser cultiver ce précieux jardin! dame, je serais là comme le soleil qui fait éclore les boutons et rend les fruits vermeils...

Là-dessus il s'approcha de Laurette d'un air agaçant, pinça sa fine ceinture, et renouvela ce gros rire qui, avec la gentillesse dont il usait en ce moment, composait tout son répertoire de galanterie.

Mais elle se dégagea de ses bras et lui dit gravement :

— Monsieur Guichard, il y a dans la maison de mon père un chien-dogue qui se nomme *Patau* de son nom de famille.

— Bah!

— Il vous ressemble traits pour traits; c'est le même air, la même encolure.

— Eh bien!

— Eh bien! quand il vient apporter sa grosse patte sur moi, comme vous le faisiez tout à l'heure, je lui dis : *A bas, Patau!* et, s'il recommence, je le mets à la porte.

— Vous voilà bien fière, mademoiselle Laurette, parce que vous êtes la femme de chambre d'une grande dame... Il n'y a pourtant pas de quoi, pour la fortune qu'a cette dame et le train qu'elle mène ici.

— Oui, mais si vous saviez comme elle est bonne, charmante et généreuse!

— Généreuse! tenez, voilà que cela me prend. Je l'aime aussi, moi... Elle est donc bien malheureuse ici?

— Sans doute : elle souffre beaucoup de sa captivité; mais en même temps elle est tout occupée d'un prisonnier enfermé au rez-de-chaussée de la tourelle voisine. Un beau jeune homme qu'elle entend tous les matins jouer de la flûte et chanter des romances... Je suis sûre qu'elle donnerait tout au monde pour le voir une minute.

— Pauvre petite colombe!... Mais la voici; je me sauve : je viendrai desservir le dîner dans un instant. »

CLÉMENCE ROBERT.

(La suite à un prochain numéro.)

Causeries.

* * S'il existe des êtres véritablement à plaindre en ce moment, à coup sûr c'est au comité du Théâtre-Français qu'il faut les chercher.

On poursuit tout ce qui tient de près ou de loin au comité et au théâtre, aux sociétaires, aux pensionnaires, aux fonctionnaires, aux allumeurs, aux ouvreuses de loges avec un acharnement vraiment tragique.

Moi-même je suis en état de siège, ma porte est occupée; on veut monter à l'assaut chez moi, sous prétexte que je connais le cousin du cousin de M. Fonta.

Voilà huit jours que je me prive de sortir pour ne pas tomber dans une embuscade de solliciteurs. On m'a mis en état de blocus continental.

C'est M. Ponsard qui est la cause immédiate et directe de cette affreuse situation.

M. Ponsard, comme chacun sait, a composé une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée *Agnès de Méranie*. Les uns prétendent que cette tragédie sera représentée à l'Odéon, les autres affirment qu'elle va être incessamment mise en répétition au Théâtre-Français.

Dès qu'on a cru que le Théâtre-Français n'aurait pas *Agnès de Méranie*, plus de cinq cents demandes de lecture sont parvenues au comité. Dans toutes ces demandes il s'agissait de lire une tragédie en cinq actes et en vers intitulée : *Agnès de Méranie*.

On poursuivait M. Samson dans la rue, on attendait M. Provost derrière sa porte, on est allé jusqu'à se cacher derrière le canapé de mademoiselle Mante.

Deux poètes s'étant emparés de M. Buloz, l'ont forcé à écouter alternativement leur tragédie sur le pont du Carrousel. M. Buloz a eu le bout du nez gelé au troisième acte.

Tous ces poètes sont Parisiens. La province n'a pas encore donné. Les diligences arrivent au grand complet

depuis quelques jours, ce qui est rare dans ce moment de l'année. Il est probable que toutes les *Agnès de Méranie* des départements ont commencé leur mouvement vers la capitale.

Une tragédie ne vient jamais seule : c'est absolument comme le malheur. Pas de tragédie qui n'ait engendré soixante tragédies.

J'ai trouvé dans les papiers de mon vieil oncle Tobie une tragédie intitulée *Scolopater et Pharnaris*. Si je présentais cette tragédie au théâtre, je suis sûr que le même jour il y aurait cinquante demandes de lecture à l'Odéon pour autant de *Scolopater et Pharnaris*.

Et réciproquement.

Ainsi, que les deux rivaux se rassurent, quel que soit le choix de M. Ponsard, il n'y a pas péril en la demeure : ni le Théâtre-Français ni l'Odéon ne chômeront faute d'une *Agnès de Méranie*.

* Un événement grave s'est passé sur le boulevard.

L'envoyé du Maroc a vu la belle limonadière.

Des imprudents lui ont permis de s'approcher du fatal vitrage. Ce jour-là, précisément, la belle limonadière avait sa robe de satin canari.

En voyant cette belle créature en robe canari, Ben-Achache a poussé une espèce de rugissement.

On lui demanda s'il était indisposé.

Le jeune Marocain fit entendre un rugissement plus prononcé que le premier.

On s'informa s'il souffrait d'une dent.

Ben-Achache montra la belle limonadière et porta la main à son cœur. Troisième rugissement plus fort que les précédents.

L'interprète comprit alors que l'envoyé était amoureux de la belle limonadière en canari.

Ben-Achache lui fit un signe; l'interprète s'avança.

— Tu vois cette femme? lui-dit-il, en désignant la belle limonadière, qui rendait la monnaie d'une demi-tasse.

— Oui, seigneur, répondit l'interprète.

— Tu vas entrer dans ce café et tu diras au maître de cette femme que je lui en offre six mille tomans.

L'interprète s'apprêtait à commenter la loi française au prince musulman, mais il comprit, à l'éclat des yeux de ce dernier, qu'il fallait obéir.

Il courut offrir les six mille bourses.

Pendant ce temps-là un ancien muscadin, rajeuni à la vue de la belle limonadière, lui baisait le bout des doigts en prenant sa monnaie.

Cela se faisait sous l'Empire.

Aussitôt la porte du café s'ouvre avec fracas.... orgeats, dominos, échiquiers, renversant tout sur son passage, un homme s'élança vers le comptoir, écarte le muscadin, s'empare de la belle limonadière et disparaît sur le boulevard.

Tout cela avait été fait en deux temps et quatre rugissements.

Ben-Achache refuse maintenant de rendre la belle limonadière; il l'a installée dans une espèce de harem. Ses serviteurs ont reçu l'ordre de frapper le téméraire qui oserait franchir l'enceinte réservée.

On connaît par l'exemple d'Othello, qui était Marocain, la force des passions africaines. Ces gens-là aiment comme des lions, comme des tigres, comme des rhinocéros.

La belle limonadière paraît jusqu'à présent s'être résignée à son sort, elle a promis d'embrasser l'islamisme et d'aller vivre au Maroc avec son ravisseur, qui l'a nommée sultane favorite.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne cherche pas à fuir.

Ben-Achache, à la première tentative de ce genre, a juré qu'il l'étoufferait sous son oreiller, comme Othello fit pour Desdémone.

Le maître du café a été désintéressé; il n'y a que le

muscadin qui demande une indemnité pour la perte des trois fausses dents brisées dans la bagarre.

Il demande mille bourses de dommages et intérêts.

* Depuis quelques jours la foule s'arrête devant les vitraux d'Aubert, place de la Bourse, pour regarder six petits bustes en plâtre qui reproduisent avec un rare bonheur la physionomie, l'expression, ou pour mieux dire le *tic* de six acteurs comiques aimés du public parisien.

Au premier coup d'œil on reconnaît *Sainville*, *Ravel* et *Grassot* du Palais-Royal, *Klein* du Gymnase, *Hoffmann* des Variétés, et *Sainte-Foix* de l'Opéra-Comique.

Ces nouveaux plâtres sont dus au talent si fin et si original de Dantan jeune, qui, depuis cinq ou six ans, avait le grand tort, à notre avis, d'abandonner complètement une voie dans laquelle il avait obtenu un succès si complet.

La manière heureuse dont il a rendu ces nouveaux personnages nous prouve que pour s'être exclusivement livré depuis plusieurs années à des travaux sérieux, Dantan jeune n'a rien perdu de la verve caricaturale qui commença jadis sa réputation.

Dantan, qui avait été découragé peut-être de faire de nouvelles charges en voyant le nombre d'imitateurs qui s'étaient mis à chercher le plagier, a voulu, en rentrant dans la lice, éviter de se copier lui-même.

Ces nouveaux plâtres ne sont pas des charges proprement dites, ce sont des *physionomies expressives*; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ces nouveaux petits bustes auront toujours un point de ressemblance avec les anciennes charges, — en obtenant le même succès.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

* Les répétitions de *Lucie de Lammermoor* ont commencé hier à l'Opéra. Duprez, Barroilhet, mademoiselle Nau chanteront les principaux rôles du chef-d'œuvre de Donizetti. Cet ouvrage formera, avec le nouveau ballet qu'on compte donner dans une quinzaine de jours, un spectacle fort attrayant.

* On a fait le calcul de ce qu'il en coûterait à un acteur de la Comédie-Française pour aborder comme il faut les grands rôles de l'ancien répertoire. Les seuls rôles du Glorieux, du Dissipateur et de Don Juan exigeraient, pour être rendus dans tout leur éclat, une dépense de trois mille écus. Nous ne sommes plus au temps des grands seigneurs. Les grands seigneurs, quand il y en avait, envoyaient aux artistes en faveur les plus beaux habits de leur garde-robe. Le cardinal de Richelieu fit don d'un habillement magnifique à Bellerose pour jouer le rôle du menteur. Dufresne créa le rôle du Glorieux avec un habit splendide dont lui fit cadeau le marquis de Nesle, et Molé joua le Séducteur, du marquis de Bièvre, avec un habit que lui donna, la veille de la représentation, le duc de Lauzun.

* Le drame en trois actes et en vers que vient de recevoir le théâtre de la rue Richelieu a pour titre *Marguerite de Hainault*. Il est de M. Galoppe d'Onquaire, auteur d'une *Femme de quarante ans*.

* A l'Odéon, le succès de *Diogène* est un des plus brillants qu'ait jamais obtenus ce théâtre. L'originalité de la pièce, le luxe des décors et le jeu remarquable de Bocage dans le rôle principal, tout justifie l'empressement de la foule pour cette comédie de M. Pyat.

* Le théâtre des Variétés a repris *la Marquise de Carabas*, pièce qui, à défaut d'autre mérite, a celui de montrer mademoiselle Déjazet dans une de ses créations favorites. Avec cette reprise et *les Enfants de troupe*, ce théâtre attend que *le Mousse* offre à Bouffé l'occasion de prendre une revanche sur *les Deux compagnons*. On peut y compter.

** Nous avons à proclamer un nouveau triomphe remporté par la Porte-Saint-Martin. *Trilby* ou *le Lutin de la Chaumière* a excité les applaudissements frénétiques de toute la salle. Rien de plus élégant, de plus joli, de plus frais que ce gracieux ballet. Il était impossible de mettre à la scène avec plus de charme, d'éclat et d'esprit, le poétique roman de Charles Nodier. Ce ravissant ouvrage chorégraphique est tout à fait digne de l'Opéra pour le luxe et la mise en scène et même l'exécution mimique. On a beaucoup applaudi Berthier, danseur de talent, et mademoiselle Camille, jeune et jolie sylphide qui fait chaque jour de grands progrès.

** Mademoiselle Delphine Marquet qui a fait, il y a quelques jours, une heureuse excursion dans le vaudeville, quitte l'Opéra et entre aux Variétés. On s'occupe déjà de ses débuts.

** Le même théâtre va, dit-on, mettre à l'étude une comédie-vaudeville en trois actes, dont le principal rôle est destiné à mademoiselle Déjazet. Le personnage a toute la folie et toute l'excentricité qui vont si bien aux vives allures de cette spirituelle comédienne.

* Le public, qui se renouvelle tous les jours aux représentations des *Pommes de terre malades*, assiste chaque soir à un spectacle nouveau. Les acteurs comiques du Palais-Royal, et l'on sait s'ils sont en nombre à cet heureux théâtre, ajoutent, à chaque représentation, un trait inattendu à leurs rôles. Levassor, dans le personnage si plaisant du physicien-escamoteur, varie à l'infini ses tours d'adresse, ses trucs, comme on dit. Aussi le spectateur, qui est assuré de voir aujourd'hui autre chose que ce qu'il a applaudi hier, retourne-t-il au Palais-Royal le lendemain.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

4 joueur, et, 4, nain prévoyant, QUI attaque la fortune avec viole, anse.
(Un joueur et un imprévoyant qui attaquent la fortune avec violence.)

La Revue pittoresque commence sa troisième année par son numéro du 4^{er} décembre 1845. Cette publication, reprise et continuée par la maison Aubert, est le plus intéressant des journaux destinés à reproduire les romans et les feuilletons en vogue. Elle a de plus sur tous les autres recueils de ce genre l'avantage de renfermer un fort grand nombre de charmantes illustrations.

Prix pour un an. Paris, 6 fr.
Par la poste, 7 50

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

Confection de Robes. Madame OLMER, rue Montmartre, 481.

Ratelier complet, livré en 24 heures. — W^m Honoré, inventeur et seul possesseur des **DENTS OSANORES** posées sans crochets ni ligatures et sans extraction de racines. Méthode unique pour raffermir les dents chancelantes.

Pelisses, Mantelets, Visites, Sortie de bal. Nouveautés confectionnées, maison Couchonnal et C^{ie}, 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au 4^{er} étage.

Nouveautés. Maison Chambellan, rue Montmartre, 127, 129.

PARIS, IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.